

S. G. Browne

La Destinée, la Mort et moi, comment j'ai conjuré le sort



Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Morgane Saysana

Agullo

© S. G. Browne, 2010

Titre original : *Fated*

© Agullo Éditions, 2016, pour la traduction française

www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

CHAPITRE 1

Règle n° 1 : pas d'ingérence.

Une règle super simple, a priori. Mais là, assis au beau milieu d'un centre commercial à Paramus, dans le New Jersey, je n'y tiens plus. Je me sens frustré.

Agacé.

Déçu.

Quatre-vingt-trois pour cent des êtres humains sont des créatures prévisibles, conditionnées par l'habitude, empêtrées dans des routines, des modes de vie prédéfinis, des accoutumances, quand elles ne passent pas leur temps à trouver une addiction pour une autre.

Mes quatre-vingt-trois pour cent. Mes humains. Cinq milliards et demi d'individus, au total.

Le centre commercial est l'endroit idéal pour observer la nature humaine sous son meilleur jour. Ou son pire jour, question de point de vue. Des hommes et des femmes, des adolescents, des enfants qui font du lèche-vitrine, qui s'empiffrent, qui commèrent, qui combtent la vacuité de leur existence à coup de shopping thérapeutique et d'aliments *light*. J'ai un faible pour les centres commerciaux à l'ancienne. Qui ne font pas la superficie du Sri Lanka

et où l'on trouve toujours des enseignes du type Orange Julius, Panda express et Hot Dog on a Stick à l'espace restauration.

Aux États-Unis, on dénombre deux fois plus de centres commerciaux que d'écoles et désormais, c'est passé dans les mœurs, au lieu d'aller à la messe, on se rue en masse vers ces temples érigés à la gloire de la consommation. Dans une société qui encourage les citoyens à mesurer leur valeur à l'aune de leur compte en banque et de leurs possessions matérielles, les humains américains consacrent une plus grande partie de leur budget à se procurer des chaussures, des montres et des bijoux qu'à se payer des études universitaires.

Certes, ça donne du grain à moudre à Envie et Avarice, mais ça fait de mon quotidien à moi un enfer.

À l'époque où les humains étaient encore des chasseurs-cueilleurs, l'existence se résumait à la survie, à subvenir aux besoins primaires comme se nourrir, se vêtir ou trouver un abri, du coup il n'y avait pas des tonnes d'options pour améliorer son bien-être. La nourriture n'était pas préparée par Père Dodu. Les habits ne portaient pas de logo Calvin Klein. On ne s'embêtait pas à enjoliver sa grotte de rideaux Ralph Lauren avec parure de lit assortie.

Un truc à savoir sur les humains, c'est qu'ils sont accros aux produits.

Consommateurs invétérés. Toxicos du péché mignon. Automates carburant à la gratification.

Programmés pour avoir besoin, pour avoir envie et pour acheter.

Adeptes de MP3. De la Xbox. De la Playstation 3.

Magnétoscope numérique. Système son multicanal. TV à écran plat haute définition.

Un millier de chaînes câblées offrant des films, des clips et des vidéos à la demande.

Distracts par leurs désirs, submergés par leurs besoins et leurs envies, ils dévieront forcément du chemin qui leur a été attribué. Passeront à côté de leur futur optimal. De leur sort le plus heureux.

Et ça, c'est moi. Je me présente : je suis le Sort (S majuscule, o-r-t). Mais tout le monde m'appelle Sergio. Mon nom de famille, c'est Fatum, rapport à mon lien étroit avec la fatalité.

Je place mes humains sur leur voie dès la naissance, je leur attribue un large éventail de sorts qui vont de professionnels du crime à PDG de compagnie pétrolière, deux activités pas si éloignées l'une de l'autre quand on y pense. Mais j'ai beau m'évertuer à programmer des sorts prometteurs à certains – producteur de cinéma, quart-arrière remplaçant dans une équipe de la NFL, la ligue nationale de football américain, gouverneur de Californie - ils s'arrangent inlassablement pour tout faire foirer.

L'humain a, par nature, tendance à la contre-performance. À ne pas réaliser son potentiel. Quand on verse dans la fatalité, on ne se fait pas d'illusions, c'est sûr. On sait d'emblée qu'on ne décrochera par le prix Nobel de la paix et qu'on ne deviendra pas Stephen King. Et quand l'avenir d'une personne est terni par des troubles psychiatriques, l'accoutumance à une drogue ou une carrière en politique, je ne peux pas vraiment m'attendre à de bonnes surprises. Une fois que j'ai attribué son sort à quelqu'un, vogue la galère. Je ne peux pas espérer mieux. Ce qui ne veut pas dire que la situation ne peut pas mal tourner.

Le sort pré-attribué à chaque humain est semé de moments décisifs qui détermineront s'il restera sur la voie qu'on lui a tracée, et si oui, comment. Des choix qui auront une forte incidence sur sa façon de vivre.

Avec intégrité.

Avec compassion.

Avec cupidité.

Chaque fois qu'un de mes humains fait un choix crucial, je dois réévaluer son avenir. Revoir son sort. Et à chacune de ces décisions, je regarde une écrasante majorité d'entre eux se planter en beauté.

Assis sur un banc entre Foot Locker et Aeropostale à mâchonner mon beignet de saucisse de chez Hot Dog on a Stick – on appelle ça un pogo – tout en buvant mon jus de chez Orange Julius, je passe au crible la ribambelle d'humains placés sous ma responsabilité, tous si enclins à l'erreur, et je sonde leurs échecs inexorables.

Il y a ce jeune de dix-neuf ans à l'allure athlétique muni d'un téléphone portable et d'un sac plastique Game Stop à qui s'ouvre une belle carrière au sein des Philadelphia Phillies comme joueur de champ intérieur polyvalent. Au lieu de ça, obèse, chauve et chômeur à trente-deux ans, il se masturbera trois fois par jour devant le magazine *Juggs*.

La jeune asiatique de vingt-et-un an qui, en bonne évangéliste, fait du prosélytisme devant le magasin de prêt-à-porter Bebe trouvera l'homme de ses rêves à trente ans, tout ça pour demander le divorce et se taper des hommes deux fois plus jeunes qu'elle à quarante-cinq ans.

Et le garçon de onze ans aux cheveux ras et au visage d'ange qui engloutit un beignet Dunkin Donuts avec glaçage au chocolat, il a tout ce qu'il faut pour devenir un

bon père de famille, mais au lieu de cela, à vingt-neuf ans, l'idée d'abuser de sa fille de cinq ans lui traversera l'esprit.

C'est le genre de moments où j'aimerais avoir une relation plus harmonieuse avec la Mort (alias Mortimer).

Le petit n'est encore qu'un enfant, c'est vrai, mais si je parvenais à convaincre Mortimer de me donner un coup de pouce, je pourrais au moins épargner à sa fille le traumatisme et la thérapie à vie... Mais ça serait considéré comme de l'ingérence, et ça, c'est nient. De toute façon, Mortimer et moi on ne se parle plus, donc la question ne se pose pas.

Alors, je reste planté sur le banc à manger mon beignet de saucisse tandis que défile sous mes yeux las une interminable parade de délinquants sexuels en herbe.

Tous les humains n'ont pas de séquelles ou de troubles d'ordre sexuel, ni de désir latent brûlant d'être assouvi. Mais la plupart des Américains, si. Cette manie qu'on a de diaboliser le sexe aux États-Unis et de réprimer l'énergie sexuelle à échelle nationale y est sans doute pour beaucoup. Moi, je préfère les Italiens et les Français. Le sexe fait partie intégrante de leur culture et ils l'assument.

Tiens, en parlant de sexe...

À l'autre bout de la galerie, à mi-chemin entre le grand magasin Macy's et moi, de l'autre côté du kiosque T-Mobile et d'un flot constant de futurs Américains à problèmes, un panache de cheveux roux se fraie un passage dans ma direction. J'espère que ce n'est pas qui je crois, mais la foule se fend comme par magie et sous la chevelure flamboyante se matérialise le visage radieux et béat de la Destinée.

Génial. Pile ce qu'il me fallait pour me remonter le moral. La personnification, en version immortelle, de

tout ce que je ne suis pas. De tout ce que je convoite.
De tout ce qu'on me refuse.

Pensez exécution.

Pensez rancœur.

Pensez tumeur maligne.

« Elle est bonne, ta saucisse ? » demande Destinée en prenant place à mes côtés sur le banc, dévorant mon hot-dog des yeux.

Un truc à savoir sur Destinée, c'est qu'elle est nymphomane. Elle arbore un débardeur rouge moulant, une minijupe en cuir rouge, une paire de bottes rouges en vinyle et un sourire perpétuel. Elle est toujours de bonne humeur. Pourquoi ne le serait-elle pas ? *Elle* au moins elle ne se coltine pas *ad aeternam* une flopée de pédophiles, de consommateurs compulsifs, bref, plus de cinq milliards et demi de ratés en tout genre infoutus de se démerder tout seuls.

Contrairement à ce que croient la plupart des humains, la destinée et le sort, ce n'est pas pareil. On n'impose pas sa destinée à quelqu'un. En revanche, si un mortel subit sans appel des circonstances, si elles lui sont imposées de façon irrévocable, là, il s'agit de son sort. Le sort entretient un lien morbide avec la fatalité, l'inéluctable, et ne laisse, bien souvent, rien présager de bon.

Un bien triste sort.

Le sort s'acharne.

Les cruautés du sort.

Un sort pire que la mort.

Non mais franchement. Que peut-il y avoir de pire que de damer le pion à la Mort sur l'échelle de la calamité ?

À l'inverse, la destinée, qui relève par essence de la divination, est toujours associée à une forme de succès et jouit donc d'une connotation beaucoup plus positive.

Il était appelé aux plus hautes destinées.

Nous étions destinés à nous aimer.

Accomplir sa destinée.

« Je peux goûter ta saucisse ? », demande Destinée. Elle respire tant la fougue et la beauté que je manque de lui flanquer le reste de mon pogo à la figure.

Le sort prédétermine et régit le cours des vies humaines. Mais même si mes humains prennent des décisions qui peuvent avoir des conséquences néfastes sur leur avenir, ils n'ont pas leur mot à dire sur le nouveau sort qui leur est attribué. Moi, le Sort – Sergio, pour les intimes –, je ne suis pas trop du genre à collaborer, voyez-vous.

Imaginez un type solitaire.

Qui fait dans le masturbatoire.

Du genre Henry David Thoreau.

Et quand bien même l'envie me prendrait de leur venir en aide ou de les orienter par le biais de petites suggestions, d'allusions subtiles, j'en serais incapable. La théorie du « libre arbitre » et tout le tralala. On est tenu de laisser les humains faire leurs propres choix et en assumer les conséquences.

Pour vous représenter mes humains, c'est bien simple : figurez-vous une bande d'enfants désobéissants forcés d'accepter sans broncher leur punition, quelle qu'en soit la sévérité.

Avec Destinée, il en va autrement. Ses humains sont plus impliqués dans le processus, car sans la participation intentionnelle du sujet, on ne peut le destiner à quoi que ce soit. Ses humains choisissent leur destinée en optant pour des parcours de vie différents. Bien sûr, ils ne sont pas à l'abri de commettre des erreurs, mais dans un certain registre : untel remportera deux Oscars au lieu de

trois. Ou peut-être un Pulitzer au lieu d'un Prix Nobel de la Paix.

Pour vous représenter les humains de Destinée, pensez à des lycéens reçus avec mention « très bien » qui ont le privilège de choisir leur université.

J'aurais dû lire les clauses en petits caractères sur ma fiche de poste.

« Et si tu me laissais pomper un peu de ton jus ? demande Destinée.

— Je suis occupé. Pourquoi tu ne vas pas enquiquiner Zèle ou Charité, plutôt ?

— Oh, allez, Seeeeeeeeeergio, je rigole, tu sais bien. »

Chaque fois que Destinée m'appelle par mon pseudonyme, elle s'attarde sur la première syllabe comme pour se payer ma tête.

On n'a pas tous un pseudo. Destinée, elle, préfère son nom de baptême, tandis que La Mort, étant un monsieur, a adopté le prénom Mortimer. La plupart des sept péchés capitaux ont des noms de plume^{1*} : vous en connaissez beaucoup, vous, des gens qui aimeraient s'appeler Colère, Avarice ou Envie ? Les sept vertus théologiques et cardinales se sont approprié leur nom formel, hormis Tempérance, qui préfère se faire appeler Tim.

« T'es revenu quand, au fait ? » minaude Destinée, entortillant une mèche de cheveux autour de son doigt tout en me dévorant avec de grands yeux qui disent : « Voulez-vous coucher avec moi, ce soir ? ». Loin d'être aussi salope que Luxure, elle est quand même bien portée sur la chose.

« Je sais plus, je réponds avant d'avaler la dernière

1 * Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

bouchée de mon pogo de chez Hot Dog on a Stick et d'aspirer le reste de mon jus de chez Orange Julius jusqu'à ce que ça gargouille au fond du gobelet. Il y a deux ou trois jours. »

La plupart d'entre nous avons élu domicile à New York, même si nous n'y habitons pas à l'année. Avec plus de six milliards et demi d'habitants sur la planète, on est bien obligés d'être un minimum ubiquitaires.

« Y a qui d'autre dans le coin ? »

— Remords et Espoir, m'apprend-telle. Une partie de la bande des péchés capitaux, forcément. Et j'ai entendu dire que Préjugé essayait d'organiser une partie de poker, mais sans succès. »

Un truc à savoir sur Préjugé, c'est qu'il souffre du syndrome de Gilles de la Tourette.

Destinée et moi on reste plantés sur notre banc sans rien dire pendant quelques minutes, à contempler les zombies acheteurs qui déambulent dans les allées du centre commercial d'un pas titubant, leurs cerveaux primitifs rêvant de plans à trois, d'iPods et de beignets à la cannelle Cinnabon.

« Ça te dirait, une petite partie de sexe sans contact ? » propose Destinée.

Si j'écume de rage et d'envie à la vue de Destinée, je ne serais pas contre la regarder ôter sa mini-jupe rouge.

« Carrément, je réponds. Chez toi ou chez moi ? »